

Eliane Gastaldi

Elle était brune
ma sœur



Mes remerciements à mon petit fils Jonathan qui a choisi la conclusion de ce livre ainsi qu'à Sylvanie, mon amie, qui m'a aidée à corriger cet ouvrage, avec amitié et beaucoup de modestie.

Prologue

Barcelone : il fait si chaud en ce mois d'août, que même la mer ne bouge pas. Elle fait comme tous les jours depuis trois semaines, et comme tout le monde d'ailleurs : elle se repose. Attention, ce ne sont pas des fainéants en Espagne, mais vous vous voyez vous, à la rage du soleil, travailler, alors que tous vos pores dégoulinent tellement de sueur, qu'on croirait de la pluie ? Ce n'est pas possible !

Le soleil est à son apogée. Il darde ses rayons, ses bras chauds nous enveloppent. Il lance ses flèches brûlantes, le roi des cieux se donne tout entier ! Cela l'indiffère que nous suions, écrasés par ses ardents baisers, il crée un sauna extérieur.

Il fait une chaleur torride, seule la proximité de la mer, l'ombre d'un parasol et des bains fréquents permettent ...de se régaler, d'apprécier, de se laisser aller à un farniente où, à moitié endormi, on ne pense à rien, sauf si comme moi, les souvenirs vous envahissent.

C'est qu'ils en prennent de la place ces fameux souvenirs, la mémoire nous trahit, même si on veut oublier, on ne peut pas.

Cela faisait trois ans que je ne prenais pas de vacances pour préparer mon coup, j'ai dû beaucoup y travailler : je suis prêt, c'est pour cela que je suis venu me ressourcer dans cette ville magnifique. Faire la fête, me donner tout entier au soleil et aux femmes aussi brûlantes que l'astre des cieux.

Ce soir, ce sera ma dernière soirée dans cette ville grillée par le soleil le jour et qui s'enflamme la nuit. Les gens sortent à ce moment là, la fête incroyable dévore la ville dès que l'obscurité apparaît ; la musique, les cris fusent de tous côtés, c'est la vie, la joie, les divertissements nombreux, musicaux, empreints de rires et de chants.

Lyon, me voilà de retour dans ma ville. Lyon, capitale des Gaules, est également une ville sublime, j'en suis fier, parce que des personnages célèbres y ont inventé des méthodes qui subsistent encore, et ont été améliorées. Par exemple Monsieur De Jouffray d'Abbans a inventé le premier navire à vapeur en 1783 qu'il a essayé sur la Saône. Monsieur Turquet a rapporté d'Italie la construction de passerelles en bois, et est à l'origine des métiers de la soie en 1536 qui ont enrichi Lyon durant quatre siècles, les canuts (travailleurs de la soie) sont bien de chez nous ! Et puis, la dernière, mais non la plus surprenante : vous avez tous vu ou entendu parler des bateaux-mouches à Paris, qui vous promènent merveilleusement sur la Seine ? Savez-vous d'où ils viennent ? Non ? Vous ne savez pas ? Je vais donc vous le dire. Ils ont été construits à Lyon au quartier de « La Mouche » d'où le nom bateau-mouche. Voilà c'est aussi simple que cela ! Il y a aussi le cimetière de Loyasse, où est enterré Maître Philippe. C'était un éminent guérisseur, tiens je vais vous indiquer quelques unes de ses citations : « pour connaître la cause des maladies, il faut se connaître soi-même ». Une maladie peut durer plusieurs vies et n'être pas

terminée à la vie de l'homme. Il faut que le mal soit changé en bien ». Et bien cela porte à réflexion...Mais mon roman n'est pas fait dans ce but. Je continue.

J'habite dans le « vieux » Lyon, à l'emplacement de Lugdunum, je connais par cœur toutes les traboules. Vous ne savez pas ce que sont des traboules ?

Ce sont des trouées, des passages, des voûtes sous les maisons, les vieux immeubles, – d'ailleurs classés au patrimoine de l'UNESCO –, qui permettent de traverser d'une ruelle à l'autre. Ces petites venelles pavées, nommées donc, traboules, sont magnifiques. Parfois, elles se terminent dans une cour, cernées et bloquées par de vieux immeubles. Parfois elles poussent plus loin leur curiosité et avancent dans la vieille ville si prisée par les touristes. Parfois, elles s'ouvrent sur d'autres univers que peu de gens connaissent... Moi, je les connais... Ce sont de vrais labyrinthes, mais qu'est-ce que j'y ai couru et joué dans le temps, et j'en ai découvert d'autres, dissimulées par des constructions, des murs, des vraies cachettes ! Je me suis parfois fait peur, m'enfonçant au fond de traboules, sous de vieux immeubles, découvrant des souterrains. Si je vous parle de Lugdunum, je dois rajouter aussi qu'à cette époque l'eau était apportée à la ville par des aqueducs, des canaux parfois aériens, parfois souterrains. J'y avais fait des explorations courageuses lorsque j'étais enfant et j'avais découvert, sous des pierres, sous des tunnels écroulés, des passages.

« Le passage »... Le bon.

J'y ai connu des frayeurs incroyables, que j'ai su apprivoiser pour arriver à mon but. Pour ne pas m'y perdre, d'ailleurs dans ces labyrinthes, j'avais noué une corde au départ de mes pérégrinations, ne sachant où allaient me conduire mes périples. Un gros bâton à la main, ma frontale bien en place, je jouais à me faire peur. Ensuite, je me prenais pour un héros allant sauver sa belle.

J'ai marché partout, dans toutes ces ruelles. Je me suis aventuré dans ces lieux dont je connais les moindres recoins. Je retrouvais des enseignes des métiers de la soie, des compagnons, des artistes. Je me suis glissé dans ces cours malpropres, sales, je grimpais les escaliers usés, je fouillais le moindre recoin. Les ordures s'entassaient contre les murs effrités, tristes. Ce vieux Lyon, qui est l'âme du Lyon nouveau, pourtant plein d'images du passé est angoissant, inquiétant quand on pense à la sorcellerie. Il laisse encore voir des façades sales, lépreuses. Les messes noires s'y exerçaient, le sabbat également, des rites, des sacrifices humains, des supplices. Lyon est une ville ésotérique, encore maintenant !

Il existe d'ailleurs une histoire qui dit que les cendres des martyrs, une fois jetées dans la Saône se rejoignaient pour créer le confluent Saône et Rhône. Je ne sais pas si ce mystère est vrai, mais, tout jeune, ces légendes des pauvres gens massacrés au nom du Diable ou de Dieu m'effrayaient. Mon imagination d'enfant, se faisait peur toute seule. Mais je continuais mes balades au milieu de ces murs scrofuleux, sous ces arches sales, aux abcès prêts à crever, avec un plaisir stimulé par cette crainte inavouée. J'espérais y dénicher un trésor, me distinguer en trouvant une particularité qui aurait fait

de moi un héros ! Mon trouble, mon agitation, l'effervescence de mes idées me rendaient plus aventureux de jour en jour. Je partais seul, avec ma lampe de poche et une ficelle nouée à la ceinture au travers de ces lieux magiques.

Un jour, déambulant dans ce labyrinthe, je me suis trouvé coincé. Devant, un pan de mur branlant me barrait le chemin. Sans réfléchir, j'ai tapé avec mon gros bâton, comme avec une massue contre cette muraille chancelante qui éclata et laissa tomber quelques briques rouges lézardées, rongées d'humidité et de mousse. Je n'ai eu que le temps de me pousser dans un coin, pour me protéger de cet éboulement, évidemment surpris par la facilité à me défaire de cette défense.

Dès que la poussière se fut dissipée, je pointai ma lampe de poche et mon nez vers ce trou béant qui semblait m'appeler : il m'attirait. L'intrépide que j'étais ne reculait devant rien.

Je pressentis le fond, si profond, si noir, si lointain que je n'en voyais pas la fin. J'y jetai un caillou, et au bout d'un long moment, un plouf étouffé se fit entendre. Sur le côté de ce puits, des escaliers avaient été dressés, ils étaient aussi vieux et brinquebalants que les murs les entourant. Ils avaient été creusés, d'ailleurs dans un mur du puits. Ils étaient en pierre, recouverts d'araignées, de mousse, de poussière et de caillasse, projetée au fil des siècles. Sur le dessus du puits, une grille épaisse et cadénassée laissait filtrer quelques rais de lumière. J'avais douze ans. Je me trouvais donc dans ce souterrain, la brèche béante était effrayante à mes yeux d'adolescent, mais comme je vous l'ai dit, je ne reculai devant aucun danger.

Je revins au même endroit le lendemain, ma frontale bien arrimée et une corde avec des rivets pour me fixer, me stabiliser.

Je montai très lentement les marches de ce vieil escalier, glissant, la taille bien assurée par une corde que j'avais fixée à l'entrée de ce puits intéressant. J'ai poussé ce mur branlant et je me suis retrouvé dans la chapelle. Quelle surprise ! J'avais découvert un super passage secret, je jubilai. La chapelle siégeait juste devant le bureau de Lorte, chez qui travaillait ma mère, à trois mètres à peine, je pouvais épier tous ses mouvements. J'étais détenteur d'un secret. Super ! Je ne sais pourquoi, à l'époque, je n'en n'ai parlé à personne, même pas à ma sœur !

Le juge avait fait fermer ce puits par une lourde plaque de fer dont lui seul possédait les clés : interdiction formelle de s'approcher du puits et de la chapelle, mais vous savez lorsqu'on est enfant on adore braver les interdits ! De plus, cette chapelle était remplie d'araignées. Le pauvre jardinier ne parvenait pas à s'en défaire, et le juge était arachnophobe.

Il ne s'approchait jamais de ces lieux. La moindre pique de ces arachnides lui créait des allergies singulières par leur inflammation et leur douleur. De grosses plaques rouges et enflammées se développaient immédiatement autour de la partie piquée. Nous étions tous au courant, et dans la maison, ainsi qu'à l'extérieur, la chasse aux toiles d'araignées était ouverte !

J'ai acheté une « maison » au fond d'une traboule, dont personne ne voulait parce que le soleil ignore ce coin. Cette maison, moi, je la voulais, elle est tout en

bas d'une cour, en haut de la ville mais... bien qu'elle soit « coincée », serrée, poussée contre les autres, elle est parfaitement isolée.

De là j'ai construit un vrai labyrinthe pire que celui de Dédale, pour retourner à la chapelle. J'en avais besoin pour mener à bien mon projet. Vous savez, dans des grandes villes, romaines, religieuses, ou simplement anciennes, il existe toujours des souterrains. Dans toutes ces villes construites sur les précédentes, les unes sur les autres, une construction effaçait l'autre. Sous des décombres, il existe des galeries effondrées où les chrétiens, des hommes poursuivis, des malheureux se réunissaient. Il existe également des tunnels, d'anciennes routes, des vestiges de vieilles maisons, tout simplement, qui ont été anéantis par d'autres et d'autres, et d'autres reconstruites par dessus... J'ai aussi acheté un vieil appartement, accroché aux flancs de Fourvière, que je « restaure » depuis de longs mois, et qui va me servir à enfermer ma proie, ma belle et arrogante proie.

La basilique de Fourvière se dresse, majestueuse, et veille sur les Lyonnais. Elle a vue sur la ville, à trois cent soixante degrés. Elle en contrôle ses pulsations. Eux, les Lyonnais, ils la voient de partout, fière et protectrice en même temps : c'est leur gardienne, leur bienfaitrice. D'ailleurs, je crois que tout le monde y est allé un jour pour y faire une prière, ou pour la visiter ! Elle est très fréquentée, accueille beaucoup de supplications, de demandes d'aide pour des guérisons, des prières pour « oh ! Sainte Vierge faites que mon fiancé m'aime »... « Faites que je réussisse mon examen » « faites que je guérisse... ». Les gens de toutes les religions viennent

la visiter, même les athées vont la voir, elle est si belle ! Ce n'est pas toujours une question de croyance, les » badauds » s'y promènent, assidûment. Incontestablement, pour certains, ce n'est pas la foi qui les conduit dans ce lieu, mais, lorsqu'on passe à Lyon, on ne peut l'éviter, elle trône sur la ville avec tellement de majesté, de magnificence, qu'il faut lui rendre hommage.

Le temps me paraît long, mais je ne suis pas nerveux, j'ai répété la scène plusieurs fois dans ma tête et je suis sûr que tout va bien se passer. L'été n'en finit pas de s'étirer, il fait chaud, cette chaleur moite colle les vêtements à la peau.

Dans mon petit appartement, je suis bien, il y fait bon, les murs épais me protègent de la chaleur. Mais le temps s'écoule trop lentement lorsqu'on a un projet comme le mien. Je dois attendre le bon moment. Les souvenirs reviennent dans ma tête...

Maria, ma mère, était gouvernante chez le Juge Lorte, réputé pour sa probité, sa dureté, même. Elle avait sous son contrôle une femme de ménage. Ma mère était très bien considérée, très bien payée par ce patron exigeant mais juste. Elle avait deux enfants Stella et moi, nous vivions tous trois chez le Juge. Il avait fait aménager un appartement pour ses parents (à l'époque où ils vivaient ensemble). Il possédait une magnifique villa en L. Nous étions logés, maman ma sœur et moi dans cette partie, conjointe à la demeure principale du Juge. Ma mère accomplissait parfaitement son ouvrage. Tout allait très bien, sauf que le Juge ne supportait pas les araignées. Il en avait une phobie inexplicable, tout allait très bien, sauf, lorsqu'il voyait une toile d'araignées, il perdait son

calme, devenait moite, et râlait, pestait contre ma mère qui devait éloigner de lui ces arachnides qui le traumatisaient au plus haut point.

– Maria, où sont les enfants ?

– Tonio est parti à son cours de judo où vous l’avez inscrit, puis, il va encore courir les rues, cet enfant rôde tous les jours, il m’inquiète.

– Ne vous inquiétez pas, Maria, un garçon de cet âge a besoin de sortir, vous connaissez nos conventions : il a le droit de sortir jusqu’à dix-huit heures en hiver, dix-neuf en été, un garçon doit se dépenser. De plus il est excellent au judo, il faut donc qu’il se détende après deux heures de ce sport. Il en a besoin, il est gros presque obèse », vous cuisinez trop bien Maria, – dit il en souriant, s’il se démène un peu, il perdra ses kilos. »

– Amenez-moi donc le thé dans mon bureau et dites à Stella de me rejoindre, je vais revoir ses devoirs avec elle, dit-il, son long cigare au bout des doigts.

Ma mère déposa le thé dans le bureau de son patron et ma sœur s’installa sur une chaise en face de lui, ses longs cheveux noirs étendus sur ses épaules, belle du haut de ses quatorze ans. Ma mère s’éclipsa avec une joie et une fierté non dissimulées. Fierté et orgueil qu’un homme de cette classe, de cette instruction s’occupe de cette manière de l’avenir de ses enfants. Elle rayonnait de bonheur lorsqu’elle monta dans le métro. Ses enfants auraient une meilleure vie qu’elle, grâce à cet homme, si bon pour eux.

Elle pensait que nous avions de la chance d’être chez un employeur pareil. Il s’occupait des études de Stella, des miennes également, payait le collège pour

moi, le Lycée pour Stella, tous deux parmi les plus réputés de Lyon. Je voulais être policier, Stella se dirigeait vers le professorat, son rêve : professeur d'anglais. Et évidemment le juge parlait indifféremment et parfaitement anglais, français et espagnol.

Le juge Lorte prenait tous ses mercredis de repos. Ces jours-là, il envoyait, ma maman rendre visite à sa vieille mère qu'il avait placée dans une maison de retraite de standing. Vous comprenez bien que la bourgeoisie ne fréquentait pas le « petit peuple ». La maison de retraite où se trouvait Madame Lorte ressemblait à un hôtel de luxe. C'était une résidence somptueuse, opulente où tous les résidents émanaient de la haute société.

Essayez de comprendre, jeune, je m'appelais Tonio, maintenant, je m'appelle René, vous concevrez aisément pourquoi au fil de ce livre.

J'étais un enfant seul, on m'appelait le gros, j'étais raillé par mes « copains » : j'étais le gros ! Ils se moquaient de moi, méchamment comme savent le faire les enfants. J'en souffrais beaucoup, je n'avais pas d'amis, même pas de copain.

Ma mère partait tranquille en se promenant, allait à la maison de retraite, prenait son temps. Le juge lui avait dit, que les enfants étaient plus attentifs lorsqu'ils ne la sentaient pas à côté. De plus, disait-il, cela me change de mes dossiers lourds et psychologiquement usants. Cela vous repose, Maria, et vous permet de vous délasser tranquillement.

– Prenez votre temps Maria, je m'occupe des enfants. Pour le moment, nous allons réviser avec Stella et lorsque Tonio sera de retour, nous verrons,

également son anglais, comme toujours ! Il donnait congé également à la domestique et au jardinier.

Ma mère était heureuse. Moi, je courrais les rues jusqu'à dix huit heures, rue Bellièvre, rue du Vieil Renversé, rue du Doyenné, plus loin, la place du Change, rue de la Bombarde, que de jolis noms n'est-ce pas ? Je me suis fait les mollets, en montant rue du Gourguillon où se trouvait la maison du Juge. Puis conformément à ses promesses, il me recevait dans son bureau où il ne me parlait qu'en anglais. Il nous aidait également dans les autres matières, si nous avions des difficultés.

*
* *

Le café du Soleil avait été racheté par une éblouissante rousse plantureuse aux gros seins lourds, laiteux qui frémissaient à chacun de ses mouvements. Elle ne les cachait pas, au contraire, offrant aux yeux des consommateurs des décolletés affolants Ah ! Il n'y en avait pas beaucoup qui la regardaient dans les yeux Lily Il faisait bon rire et chanter des chansons paillardes chez elle...son décolleté, son rire communicatif, sa gentillesse attiraient les clients. Elle avait été acceptée d'office dans ce Lyon pourtant fermé, secret, cette ville si méfiante. Ce café existant depuis 1795 était sis place de la Trinité, à l'angle de la rue Bellièvre et de la rue du Gourguillon. J'y passais toujours devant. Il faut savoir que ce beau café, avait été, avant un... couvent...

Le couvent, pauvre de nous est devenu un bar ! Et quel bar, ouille ouille, la belle rousse !

Elle avait un fils Olive, chicaneur, bagarreur, belliqueux, qui n'avait pas peur de donner des poings, cherchait même la bisbille, et savait taper fort.

– Oh Tonio qu'est ce que tu fais dans mon camp, pauvre couillon ?

A l'époque, je n'étais pas querelleur, j'étais méfiant, mou et peut-être un avais-je peur des autres. Vous allez voir comme on change dans la vie.

– Je me balade Olive.

– Tu te balades pas chez moi, le gros plein de soupe, tu dégages, fous moi le camp si tu ne veux pas que je te refasse le portrait. Disparais.

– Oh ! Olive, calme-toi.

– Non je me calme pas, débarrasse-moi le plancher et tout de suite.

Je ne pouvais pas reculer, d'autres jeunes nous entouraient et hurlaient à qui mieux mieux : à la bagarre, dégonflés, lâches, battez-vous !

– Le Marseillais entre ton nom, ton accent et ton teint jaune, tu n'es qu'un minable sur Lyon. Tu ne seras jamais un gone. Je t'emmerde, ta mère elle t'a fait avec un macaque ou quoi, il ne te manque que les poils pour ressembler à un singe.

– Tu sais ce qu'il va te faire le macaque, petit con, je ne suis pas un gone, moi je suis un gari qu'on se le dise ! Ici aucune bande ne s'aventure, je suis chez moi, personne n'ose se balader, dégage. Fan des chichourles¹ tu vas charger.

– Olive, ferme-là t'es pas de chez nous, pauvre con de Picolive.

¹ chichourle : juron du midi

Les autres jubilaient, pariaient, me jouant perdant, bien sûr.

Le petit con de marseillais s'approcha de moi, et nous voilà à nous battre comme des chiffonniers à coups de pieds et de poings sous les hourras des gones déchainés.

Le bruit alerta sa mère.

– Eh bé, dit-elle, nous jetant un grand seau d'eau sur la tête, ça va aller comme ça, les mômes, le casse gueule se termine. Maintenant, ma foi, j'ai rarement vu une si belle empoignade. Quelle castagne ! Après une rouste comme celle là vous devez devenir de bons copains. Arrêtez, serrez-vous la main. Toi, Tony, rentre avec Olive, je vais vous nettoyer, bande d'idiot. Vous les spectateurs, rentrez chez vous, le théâtre est terminé...

Cette femme qui me fascinait ne nous fit aucun reproche, au contraire.

– Peuchère vous vous êtes bien arrangés tous les deux, et toi en plus Tonio tu boites, tu pars tout de guingoï², tu es tout de trabiolo³. Entre leur peuchère⁴, pécaïre et guingoï, leur emplâtre, etc... ils n'ont pas arrêté. Je ne comprenais pas leur charabia, mais j'étais bien avec eux.

Sa mère nous soigna, mon nez pissait le sang, Olive avait un œil qui enflait à une allure inquiétante, quelle bobe⁵ ! En nous regardant dans un miroir on a pris tous les trois un fou rire inexplicable, sûrement

² guingoï (guigois)

³ trabiolo (travers)

⁴ peuchère (le pauvre)

⁵ bobe (bosse)

nerveux, mais salvateur. Devant notre verre de jus d'orange et des croissants bien frais, nous fîmes vraiment connaissance, tous les deux.

Voilà comment j'ai connu mon ami, mon frère Olive...

*
* *

Revenons chez le juge Lorte, ce merveilleux employeur... appartenant à une très vieille famille nantie de Lyon, respectée, admirée et très riche.

Ma mère rentrait enchantée. Elle avait eu le temps d'aller chez le coiffeur (son patron l'exigeait) elle s'aérait, appréciait ses sorties. Lorsqu'elle avait passé une bonne heure avec Madame Lorte, dans sa belle résidence de luxe, après avoir traversé tout Lyon en métro, elle aimait flâner en ville et n'avait droit de rentrer qu'à partir de dix-huit, dix-neuf heures, elle aussi ! Elle devait se détendre, n'est-ce pas ? Mais le calcul avait été savamment fait par le Juge, une heure et demie de métro aller, autant au retour, plus la visite chez Madame Lorte et le coiffeur imposé. Tout était bien minuté.

– Qu'est ce qui t'est arrivé mon fils, me dit-elle, inquiète ?

– Rien, maman, je me suis cogné contre un poteau en courant tête baissée, mais ça va maintenant.

– Tonio, j'en ai marre de tes sorties seul, dans les rues de Lyon, tu vas devenir un voyou, si ça continue. Tu rentreras directement après ton cours de judo.

– Mais non, dit le Juge, les bagarres et la rue, ça lui apprend la vie, vous êtes une mère abusive, arrêtez de